

Jean-Claude Caër

Visions dans l'atelier

sur l'exposition de Mark Brusse La pose d'un lapin
Galerie Louis Carré & Cie, Paris
(5 février-12 mars 2016)



Mark Brusse dans son atelier
(photo de Nobuko Wanatabe-Brusse)

Souvent Mark Brusse peint sur du papier de Corée Hanji ou du papier de Taiwan ensuite marouflé sur toile. Il commence d'un seul geste à dessiner des formes : des nuages, une vache pensive, un lapin vagabond, des plantes aquatiques. Puis il ajoute de la couleur, souvent de l'aquarelle qui imbibe toute la feuille, et il la fait sécher.

Mark Brusse sculpte aussi ; il construit de petites machines métaphysiques, certaines dans l'esprit de Kafka (dignes de sa nouvelle *Un Artiste de la faim*) ou des sculptures géantes comme celle qu'il a érigée en Corée, une immense tête chauve aplatie ressemblant à un Bouddha, surmontée d'une petite maison, tel un lieu de recueillement ou de culte (*Our House*, 1992). Il réalise des séries de masques en céramique, des sortes de fantômes

ou de démons. Il pratique la photographie, telle la belle série *I lost my heart in Venice* (2008).

Une vache aux yeux bleus. L'œil vivant, l'œil presque humain. L'œil bleu de la vache indienne me fixe intensément. Cette peinture me fascine. Je suis dans l'atelier parisien de Mark à deux pas de l'ancienne *Folie Titon*. Il me montre ses dernières œuvres, une vingtaine de peintures marouflées sur toile qui étaient retournées contre un mur. Sur le tableau *Jumping from the moon*, un lapin bondit ; son corps s'étire, s'allonge, ses oreilles rabattues, fuyant dans un nuage fuligineux sous la lune alors qu'un lapin rouge dans un coin de la toile le regarde d'un œil interrogateur. Ces « *lapins* » comme dans les fables du XVII^e siècle (prononcez comme à l'époque « *lapiiin'sss* ») semblent surgis de nulle part, déboulent dans le réel, notre réel comme des visions.

Mark me dit que tout son travail de peintre consiste à retranscrire au plus juste ses « *visions* », de la manière la plus exacte possible. Elles arrivent dans le quotidien le plus banal, surgissent au cours de ses occupations les plus triviales, de façon tout à fait inattendue. Des animaux apparaissent souvent dans ses peintures (singes, oiseaux, tortues, crapauds) qui sont comme des « *illuminations* », me dit-il, des enluminures. Chaque animal incarne une pulsion, un désir, une peur, une histoire. Mais le texte qui raconterait l'histoire, la légende comme dans une fable, n'existe pas. Son ami Jean-Jacques Lebel a comparé avec justesse le travail de Mark Brusse aux *Visions secrètes du V^e Dalai-Lama*.

Dans un autre tableau, un autre motif : un visage de bonze flottant sur l'eau. Un peu inquiétant. Des formes muettes rôdent dans l'air. On sent Mark Brusse imprégné de la culture bouddhique, de l'imaginaire animiste des grandes religions d'Orient, de ce monde flottant, lui qui a vécu en Corée et au Japon dans les années quatre-vingts et quatre-vingt-dix.

Né à Amsterdam en 1937, c'est un grand voyageur comme ses ancêtres hollandais, un « *grand découvreur* ». Il me raconte un souvenir d'enfance : la petite île de Marken où sa famille aimait à se retrouver avec des amis. Il se souvient avec émotion de certains d'entre eux qui repartaient en patins, disparaissant dans la nuit sur la mer gelée pour rentrer tout simplement chez eux.

La première fois que j'ai rencontré Mark, ce fut dans son atelier de Lilia dans le Finistère nord, où il vient travailler depuis quatre ans. Je me souviens que je fus ébloui devant une série de peintures indiennes accrochée sur les murs blanchis à la chaux. Devant moi la toile *Seven Indian Clouds* (*Sept nuages indiens*) dégageait une impression de paix : sept nuages blancs, à la fois denses et légers, passant lentement à l'horizon derrière un lac bordé de montagnes brunes, quelques îlots flottant à la surface de l'eau. Au premier plan, de magnifiques plantes bleues. Étonnamment, un autre paysage s'ouvrait par une des fenêtres de l'atelier : le phare de l'île Vierge se profilait dans le lointain au milieu du monde déchiqueté des rochers, des îles et de la mer.

La peinture de Mark Brusse, sous son apparente féerie, est pleine de tensions et de violences. Il me montre une de ses toiles où une main descendue du ciel tient un bâton. Ce bâton remue l'eau d'un lac. « *C'est comme l'image de la naissance du Japon* », me dit-il. Les gouttes d'eau tombées d'un bâton auraient formé les îles de l'archipel nippon. Destruction et création dominent son œuvre. Certains thèmes reviennent comme des variations à l'infini : la main, la main qui donne, la main qui sauve. Les oiseaux, les lapins, les lunes, les singes blancs qui entourent parfois de leurs bras des *lingams*. Des conques marines (Éros), des fumées qui représentent des âmes, le feu qui consume, l'énergie, les volcans, un feu dans une barque comme une âme qui brûle au-dessus des vagues. La barque des morts sur un lac. Les pierres, les hommes, les plumes. L'eau omniprésente ainsi que les montagnes, l'aspérité de leur relief. Silence et ciel.

Toutes ces images jaillies de l'imaginaire de Mark Brusse ont des choses à nous dire, en ce XXI^e siècle pétri de doutes. Elles sont muettes, fortes de leur silence, elles sont là. Elles n'enseignent rien. Elles sont une « *musique du silence* » qui cogne en nous telle « *la hache qui brise la mer gelée en nous*¹ » (Mark Brusse a côtoyé et accompagné John Cage lors de nombreux concerts et performances durant les années soixante-dix). Toutes ses peintures surgies de son imaginaire ont quelque chose des terreurs et des joies de

notre enfance. Elles peuvent nous accompagner dans des temps de désespérance.

Elles ont une forte présence comique et dramatique. Je pense à une phrase de David Foster Wallace qui dit ceci : « *La comédie chez Kafka est toujours, en même temps, une tragédie, et (...) la tragédie est toujours, en même temps, une joie immense, pleine de révérence.* »

Dans la nuit du 28 septembre 2015, à quatre heures du matin, des hommes se sont levés pour regarder l'éclipse totale de la lune. Le cercle rouge hallucinant qu'on ne reverra pas avant 2032 et l'astre obscurci. La lune se trouvait dans la constellation des Poissons vers le sud-ouest. Sur l'une des gravures au carborundum présentée dans le portfolio de la collection *Territoires*², un lapin médite devant deux lunes, l'une est jaune et l'autre rouge. « *Le lapin, c'est lunaire!* », me dit Mark. Le lapin qui médite dans sa contemplation fait en sorte que la lune se lève comme une balle, que les deux lunes s'équilibrent en apesanteur dans l'espace du tableau. Elles semblent si légères qu'elles pourraient s'échapper de la page, s'échapper du Livre.

¹ Extrait d'une lettre de Franz Kafka à son ami Oskar Pollak, janvier 1904.

² Le portfolio n° V de la collection *Territoires*, consacré à Mark Brusse et Klaas Gubbels, sera publié à l'automne 2016 par la Galerie *La Navire*, tiré à 99 exemplaires.